



**JOHN
LANG**

**LE BOUCLIER
OBSCUR**



HÉLIOS

LE BOUCLIER OBSCUR

(EXTRAIT)

© **Éditions ActusF**, collection Hélios, septembre 2015
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-917689-94-3 // EAN : 9782917689943

Prologue

An 1245, quelque part au sud de Rome.

Antonio Peles s'épongea le front. La forge, près de lui, exhalait un air irrespirable, asséchait ses yeux et sa gorge. Il contempla un instant son travail et soupira : il lui restait beaucoup à faire pour achever cette commande. Il savait qu'il serait grandement récompensé par son maître, qui l'affranchirait certainement s'il réalisait un chef-d'œuvre.

On lui avait dit que l'arme qu'il devait créer serait à même de sauver le monde une fois que les sorciers auraient pratiqué le rituel ultime. On l'avait aussi prévenu : il ne devait parler à personne, jamais, de ce qu'il avait fabriqué cette semaine-là. Il était serf, mais c'était un des meilleurs armuriers-forgerons de toute l'Italie. Son maître le récompenserait, puis il pourrait enfin vivre comme un homme libre.

Crachant dans la braise, il saisit son marteau et ses pinces et ordonna à son fils de manier le soufflet.

Chapitre premier

J'avais été à deux doigts de m'endormir. Pour rester éveillé, j'entrepris de dessiner dans un coin de mon calepin une bouche dentée qui mordait le « C » du répertoire. De la salle me parvenaient les habituels « bruits d'interro » : griffonnements, reniflements, feuilles qui se plient, trousse qui racle sur le formica. Entre nous, nous appelions « bruits d'interro » cette ambiance très particulière qui règne lorsque les élèves se torturent le crâne sur les sujets que nous distribuons. J'avais toujours l'impression, enfin je pensais avoir l'impression que la matière grise émettait à ce moment-là des sons ou des odeurs spécifiques.

La bouche terminée, j'entrepris de lui donner un corps draconiforme. Je tentais de ne pas déborder sur la liste de noms, mais il y avait bien peu de place. Un éternuement un peu fort me fit lever les yeux, instinctivement. J'entrevis Laurence (une grande fille avec un physique assez ingrat, que ses camarades qualifiaient volontiers de « jument ») qui gardait sa main devant sa bouche, essayant de se faire discrète. Puis, je regardai dans la direction opposée. Comme je m'y attendais, Pedro et Jacques s'échangeaient leurs impressions sur quelques questions, profitant du raffut occasionné. Je ne résistai pas à une envie d'intervenir :

— Pedro, fais attention aux conseils de Jacques, c'est un nul !

Quelques rires saluèrent ma remarque et les deux acolytes se regardèrent en hochant la tête et en soupirant, avec l'air de penser : le gars, il se croit drôle. D'une certaine façon, je m'en moquais, je savais qu'ils avaient une petite dose de rancune envers moi, parce que j'étais plus vieux qu'eux de quelques années à peine et que j'étais leur prof. Je les trouvais sympathiques de toute façon et ils me le rendaient bien. Il fallait seulement de temps en temps leur rappeler qu'ils étaient dans une école privée, qu'ils payaient pour apprendre et pas pour se gausser ou dormir dans un coin de la pièce.

Tandis que le calme se reformait, tel un spectre opportuniste, je jetai un œil fatigué à ma montre et vis avec horreur qu'une demi-heure restait avant la fin de ma journée et que cela risquait d'être très long. J'avais soif, j'étais apathique et je ne rêvais que d'un bon steak et d'un pack de glace à la poire, avec du topping chocolat.

Je regrettais d'avoir prêté ma salle informatique, le temps de cette interrogation, à l'hystérique qui assurait les cours d'anglais dans l'école. Elle avait besoin de montrer des documentaires sur Londres à ses élèves et je détenais dans mes locaux la seule télévision couleur assez large. Je me servais de cet écran, un plasma cent huit centimètres, pour faire des démonstrations et lorsque j'avais la paix pour lancer des jeux vidéo du dernier cri (il faut bien se détendre).

On nous avait relégués dans un atelier de dessin publicitaire qui sentait l'huile, l'eau croupie et la vieille gouache séchée. Des trombes de rayons chargés d'UV pénétraient par les baies vitrées et le thermomètre montait au-delà des trente degrés. C'était un temps que je n'aimais pas trop, on y suait

gras. L'avantage que je lui trouvais cependant, c'était que les pauvres types qui faisaient les arrogants dans leurs costumes cravatés avaient un air de chien battu, la figure rouge, le front moite et des auréoles de sueur aux aisselles. C'était aussi le moment privilégié pendant lequel mes jeunes étudiantes sortaient leurs tee-shirts légers et leurs jupes volantes. Je pouvais m'assurer, depuis mon estrade, que certaines s'étaient allégées au point de venir au cours sans maintenir leur poitrine. J'avais plusieurs fois été surpris par les filles alors que je regardais certains points de leur anatomie du haut de mon bureau ou lorsque je passais aux écrans et plus d'une m'avait lancé des regards étranges. Je crois bien avoir vu quelquefois des lueurs d'excitation.

J'achevai une griffe et contemplai mon travail. Comme toujours, j'avais réussi le dessin dans un vieux répertoire, dans un coin de page. Avec mon habituelle guigne de dessinateur amateur, je savais que toute tentative de refaire le même sur une feuille de papier propre était vouée à l'échec... Mon dragon croquait le « C » et lacérait la feuille de ses pattes puissantes, ouvrant des entailles dans le papier quadrillé. Si j'avais eu plus de temps, j'aurais certainement ajouté des viscères s'écoulant des plaies du papier... Un coup d'œil à mon cadran numérique et je vis la libération : 16 h 55.

Je fis un tour d'horizon des visages. Plusieurs paires d'yeux croisèrent mon regard, ceux qui avaient terminé et qui attendaient un peu avant de me demander de sortir. Je les devançai de quelques secondes et annonçai :

— Ceux qui ont fini peuvent sortir et aller boire un café. J'espère que vous le méritez...

Le temps d'un battement de cil, la moitié de la classe était debout, sac au dos, feuilles en main. Je notai que certains avaient leur cigarette sur l'oreille, pendant qu'ils se succédaient vers le bureau pour rendre leurs paquets. Les uns arboraient une mine réjouie, d'autres un air dépressif. Christine, fidèle à elle-même, voulut savoir si elle avait bien répondu à la question sur les générations de processeurs et si l'option qu'elle avait choisie dans l'installation réseau était la bonne. Avant qu'elle ne puisse poser quatre cent vingt questions, je la bloquai en lui faisant le signe du « temps mort », mes index raidis frappant la paume de ma main ouverte :

— Hey, moi aussi je veux rentrer chez moi ! Tu n'as qu'à regarder sur tes cours, moi je me tire...

Se composant une mine hautaine, elle s'enfuit en plaisantant :

— Mais quel rapiat, ce prof, c'est même pas la peine ! C'est un vrai fonctionnaire !

Puis, se retournant, elle me prouva qu'elle ne m'en voulait pas en souriant, agitant la main :

— Au revoir monsieur le professeur... (Avec cet accent ironique qui me plaisait bien.)

Il avait fallu que j'attende la sortie de James. Un type très grand, noir et très cool qui était un de mes meilleurs éléments. J'étais d'ailleurs étonné qu'il soit le dernier à sortir. Je lui demandai, alors qu'il me remettait ses copies :

— Un problème ?

— Non, ça va pour l'interro. J'ai commencé un peu tard parce que je lisais la doc de *Warzone*...

Warzone était un jeu pour PC qui venait de sortir, que j'avais déjà testé. Je lui lançai, alors qu'il franchissait la porte :

— Fais gaffe au deuxième *stage*, la carte rouge est cachée derrière des bidons !

Il me lança un coup d'œil que j'aurais qualifié de complice, fourrant sa grande main dans la poche de son pantalon trop large.

Quelques minutes plus tard, je sirotais un chocolat bien tassé près de la machine à boissons et je vis arriver Michel. Il portait un pantalon de velours que je haïssais, un pull avec un col en V sur une chemise qui se serait voulue Hawaïenne si elle n'avait eu cette couleur vert-de-gris un peu terne. Il ne vit pas mon sourire ironique alors qu'il venait me serrer la main en tenant contre lui une sacoche en vieux cuir marron d'où tentaient de fuir les copies de ses élèves, sans doute alarmées par son mauvais goût vestimentaire. Je lui offris un café et il accepta de bon cœur, posant son bagage sur la photocopieuse. Nous avions un manque de conversation ce soir-là et il se passa une bonne minute avant qu'il n'engage un sujet :

— Tu ne veux pas venir avec nous demain ? J'emmène les premières TI visiter l'architecture des églises et des cathédrales de Paris.

Je lui lançai un air accusateur :

— Tu sais ce que je pense du clergé ?

— Rassure-toi, on ne va pas célébrer la Grande Messe, on va juste regarder quelques vieilles pierres. Je crois que tu aimes le style gothique...

Je fis mentalement un rapide examen de mon emploi du temps, en lui demandant d'attendre. Mercredi risquait d'être chargé. Mais bon, on trouve toujours moyen.

— Et ça va prendre longtemps ? lui demandai-je.

— J'ai fait un circuit, on va rester dans le quartier et puis on va jusqu'aux vieilles rues vers Saint-Michel et on finit à Notre-Dame. L'heure de départ c'est midi, à la fin des cours. Chacun prend sa bouffe.

Il avait un air de gentil organisateur en disant cela. J'avais un doute :

— Tu as demandé à trois classes de venir avec toi et personne n'a râlé ? Ce n'est pourtant pas trop leur truc...

Michel soupira. Il s'efforçait de reproduire le son d'un bateau gonflable sur lequel on saute à pieds joints pour le vider de son air.

— Je sais bien qu'ils s'en foutent, mais ils ont envie de se détendre et puis ce n'est pas mauvais pour eux. Ce serait sympa si tu venais, il y aurait un intermédiaire entre les jeunes et moi.

Il faisait allusion à ses quarante-huit ans. J'en avais vingt-deux de moins, et cinq de plus que la moyenne de mes élèves. C'est vrai, j'étais le médiateur parfait. En plus, j'avais de bonnes relations avec la plupart des jeunes, car j'étais resté dans leur univers et je vivais avec leur temps. En fait, c'était aussi le mien. Il n'en fallait pas moins pour me décider :

— Eh bien ça marche. Je serai là vers midi moins le quart. Je prendrai un saucisson de montagne et du beurre, on achètera du pain.

— Super, ça va être une vraie orgie.

Je m'esquivai après avoir jeté adroitement mon gobelet de plastique dans la corbeille surpeuplée. Michel me fit un signe de la main en rotant discrètement son café. Quelques pas plus loin, je stoppai sur le pas de la porte et je l'interpellai :

— Hey !

Il haussa un sourcil.

— Essaie de trouver un autre pantalon pour demain, sinon je vais avoir la honte !

— Enfoiré ! me lança-t-il alors que je dévalais les marches.

Je croisai le prof de pub, un type assez arrogant dans un costume de prix, qui me fit l'honneur d'un salut, m'appelant par mon prénom :

— Bonsoir, Uther, ça va ?

Il se foutait du contenu de la réponse, autant que moi de son costard de premier de la classe. Cependant, il y a un certain protocole hypocrite entre collègues. Il était déjà loin quand je lui répondis un « bonsoir » impersonnel.

Chapitre II

Il était dix-sept heures, le lendemain, lorsque les derniers élèves nous quittèrent. Après avoir longuement marché et parlé, j'avais envie d'un demi. Nous partîmes donc, Michel et moi, en quête d'un café et nous quittâmes Notre-Dame pour errer près de Saint-Sulpice, cette église qui présente une si curieuse façade.

— Eh bien tu as vu, ils ont pas mal apprécié pour la plupart, me dit-il après avoir humecté sa moustache dans la mousse.

— Ouais, heureusement que je suis venu aussi pour discuter avec eux parce que tu as l'air d'un vieux cinéaste aigri...

Pour l'occasion, il avait laissé ses pantalons affreux et portait un jean noir et une veste gris foncé. Le look, en plus de son air las, lui donnait un visage ténébreux. Je préférais les vêtements un peu plus sport, surtout par ce temps.

Il sembla hésiter un moment, les yeux rivés sur un distributeur de cacahuètes. Puis il revint dans la réalité :

— Tu sais, j'ai un copain curé qui a des problèmes avec son ordinateur.

Je me demandai pendant un moment si c'était une blague et s'il attendait un peu pour m'annoncer la chute. Mais au lieu de ça, il continua de boire sa bière. Il me faisait rire quelquefois sans rien faire, parce qu'il avait une tête à faire rire. Au lieu d'être prof, il aurait dû devenir comique ou quelque chose

comme ça. Il avait un physique banal, une coupe de cheveux banale, il s'habillait normalement avec dix ans de retard sur une mode assez ringarde. L'important, c'était qu'il ne le faisait pas exprès. Il avait seulement une femme de mauvais goût qui s'occupait de tout et lui se foutait totalement de ce qu'il portait.

— Ce n'est même pas drôle, tu as fait mieux, lui dis-je comme il ne se décidait pas à parler.

Ses yeux exprimaient une réelle surprise :

— Hé, mais je n'essayais pas de faire une blague ! se renfrogna-t-il. Je connais un curé et il voulait savoir si je pouvais le dépanner avec son micro. Comme je t'ai sous la main, tu pourrais peut-être venir m'aider ?

J'étais fatigué et je n'avais pas envie de croire à ses fariboles. Je regardai ma montre, parce que j'avais à faire :

— Bon, eh bien moi je termine et j'y vais !

— Tu ne me crois pas ? (Il était soudain si sérieux que je commençais à douter.)

— Je n'aime pas me faire piéger dans des canulars stupides, c'est tout.

Son visage triomphant ne me disait rien qui vaille.

— Eh bien soit, je te parie cent euros que je dis la vérité sur tous les plans. Tu m'accompagnes chez lui et si j'ai menti je te donne le fric. Si tu es sûr de toi...

C'est à partir de ce moment que j'ai su que cette histoire était vraie. Un type pragmatique, professeur de français, de philo et d'histoire de l'art qui se livre à des paris stupides, je ne connais pas. Posant un billet sur le comptoir, je le pris de vitesse :

— OK, tu as gagné c'est ma tournée. On va chez le cybercureton, mais je ne parie rien du tout !

— Il va être content de nous voir.

Je trouvais assez bizarre qu'il me dise ça, sur l'instant.

Le type ne logeait pas dans une église ni dans un monastère. Son appartement était sombre, un deux-pièces dans un vieil immeuble, dans une vieille rue, dans un vieux quartier. Il était meublé essentiellement par des étagères cintrées par le poids des livres. En entrant, Michel nous présenta. Le curé (dans mon ignorance, je préférerais lui donner cet attribut), qui se nommait Alexandre, tiqua quand il sut que mon prénom était Uther. J'étais habitué à entendre des remarques, mais rarement de ce genre :

— Vous avez un prénom original. C'est comme le roi, hein ? U-T-H-E-R ?

— Oui, comme Pendragon.

Curieusement, on me posait rarement cette question. Je crois que c'est parce que les gens n'ont pas beaucoup de culture sur ce sujet. Ils connaissent le roi Arthur, Lancelot du Lac et puis l'épée, mais ne veulent pas en savoir plus. J'étais certain que ce curé avait lu plusieurs fois *La Quête du Graal*, comme beaucoup d'autres livres de ce genre : c'était gravé sur son visage. Moi je l'avais fait une fois et cela suffisait car l'histoire était bien longue. Je la trouvais encore plus compliquée que la trilogie du *Seigneur des Anneaux*, avec les bigoteries en plus.

Michel avait l'air un peu embarrassé. Je le comprenais, car j'avais souvent éprouvé une sensation bizarre en présentant deux de mes amis qui ne se connaissaient pas. On a toujours

un peu peur que le courant ne passe pas et qu'ils se haïssent et qu'ensuite ils viennent nous dire que l'autre est un abruti.

Notre hôte nous indiqua un portemanteau pour laisser nos pardessus, mais nous n'en portions pas, alors je détendis l'ambiance :

— J'enlève mes mouffles au-dessus de vingt-trois degrés.

En pouffant, il nous indiqua une porte dans un coin de la pièce. C'était la salle informatique (placard informatique serait plus juste). Le matériel contenu était pourtant très bon, ce qui m'étonnait. Je pensais trouver un vieux clou avec un écran monochrome et les unités de disquettes intégrées, avec trois logiciels dont les concepteurs étaient morts depuis longtemps. En fait, Alexandre possédait un PC de forte puissance, avec un lecteur de CD-Rom, deux disques durs et une unité de stockage de sauvegarde. Il était doté d'un écran couleur grand format et d'une de ces souris à boule qui peuvent se poser n'importe où. Je vis en outre un tas d'étagères contenant divers logiciels, dont certains très chers, ce qui acheva de m'étonner. Je m'exclamai :

— Eh bien dis donc on ne s'ennuie pas question *soft* ici...

Le curé eut un sourire :

— Je vois où vous voulez en venir, mais je ne suis pas un pirate.

Je renchéris :

— Vous les avez payés ? (Cela me semblait aberrant, car les particuliers payaient rarement les logiciels professionnels.)

— Mon frère en vend.

Il ne souriait plus à présent et il faisait mine de s'intéresser à l'écran vide, m' enjoignant tacitement de changer de sujet. Je ne voulais pas le froisser.

— Bon, eh bien puisque je suis là, on va peut-être regarder ce qu'il a, ce bestiau !

— Il fonctionne très bien au niveau électronique, je vous préviens.

Michel tripotait une boîte en carton aux couleurs d'une marque connue de logiciels. Il ne voulait pas s'incruster, bien qu'il connaisse aussi pas mal de choses dans ce domaine. Je commençai à émettre des hypothèses :

— Donc il s'agit d'un problème de programme ?

— En fait, c'est général. Mais il vaut mieux que je vous montre, de toute façon vous ne me croiriez pas.

Je le scrutai tandis que, de profil, il agençait un peu l'espace réduit pour nous permettre de nous asseoir.

— Vous savez, enchaînai-je, quelquefois les ordinateurs ne demandent qu'un réglage infime pour se mettre à fonctionner correctement. C'est un des instruments les plus bêtes qui soient...

Nous avions à présent trois places assises et, en quelques secondes, nous étions installés face à l'écran. Le doigt sur l'interrupteur *power*, Alexandre me regarda dans les yeux, avec un sérieux que je n'aurais pas mis en doute :

— Michel vous a dit pour moi ?

— Comment ça ?

— Je travaille pour l'Église.

— Oui, oui, je sais.

— Alors vous allez comprendre pourquoi je m'inquiète.

La diode s'illumina tandis qu'il pressait le bouton. Dans le silence, j'écoutai le bruit caractéristique du disque dur, des lecteurs divers qui opéraient leurs tests, puis l'écran nous

offrit quelques secondes d'inscriptions que je connaissais par cœur, les tests de mémoire, l'affichage de la configuration. Pour l'instant, tout me semblait normal, mais je jugeai bon de n'en rien dire. Un bip retentit, puis l'écran afficha le menu de configuration. Et là, je fus si étonné que j'ouvris la bouche sur un aboiement muet. Alexandre se retourna avec un air triste :

— Voilà, ça commence.

Le menu de configuration permettait (en temps normal) à l'utilisateur de définir plusieurs réglages pour l'ordinateur, selon ses besoins. Il s'agissait d'une petite procédure de programmation très simple et le tour était joué. Il y avait trois choix dans la liste définie par le curé :

DÉPRAVATION

IGNOMINIE

CORRUPTION

Le curseur clignotait sur le premier choix et il attendait notre bon vouloir. La surprise passée, je demandai à Alexandre :

— Ce n'est donc pas vous qui avez fait ce menu ?

— J'en avais un, mais ce n'était pas celui-là.

J'avais posé cette question d'un ton désabusé, car je connaissais à l'avance sa réponse.

Michel s'approcha, vivement intéressé :

— Moi je parierais pour un virus.

C'était aussi mon avis.

— Je vais prendre le choix « Dépravation », pour vous montrer... souffla notre hôte.

Une fois la touche « entrée » pressée, un nouveau bip retentit. À la place des habituels messages indiquant la bonne marche de l'ordinateur, des phrases apparaissaient :

TU ES UN CHACAL
TON ÂME EST NOIRE
SOIS MAUDIT

Cela ressemblait bien à un virus. Souvent d'ailleurs ceux-ci portaient des noms qui sentaient le soufre, comme *Armageddon* ou *Beast*, ou 666. Une fois la surprise passée, ce n'était plus pour moi qu'une question de minutes : un antivirus. Et je boutais le bazar honni hors de sa cache.

Après plusieurs dizaines de phrases diverses, allant du menaçant au franchement vulgaire, l'écran devint noir, puis des photos pornographiques d'une intensité rare se mirent à défiler, comme un kaléidoscope. On voyait des jeunes filles aux prises avec des chiens et des porcs, ou avec de gros hommes au sourire sadique. La dernière image, qui resta longtemps dans mon esprit comme la pire des perversions, représentait une fillette bien trop jeune qu'un bouc prenait par-derrière. Un homme velu et ventru tenait les cornes de l'animal et forçait la bouche de la victime avec son sexe. Elle pleurait. Le tout avait duré un peu plus d'une minute.

Le visage d'Alexandre exprimait une gravité sans bornes. Michel était subjugué et il avait lâché la boîte du logiciel sur la moquette.

— Ça a empiré, dit finalement le curé dans un souffle, brisant le silence.

— Les images ne sont pas toujours les mêmes ? (J'avais posé cette question en redoutant la réponse.)

Il parut troublé quelques secondes, mais cela était sûrement dû aux images que nous avions visionnées.

— Eh bien, la première fois que ce menu est apparu, j'ai appuyé comme nous l'avons fait là sur « Dépravation ». Après

quelques messages qui ne semblaient pas trop graves, j'ai eu des petites séquences très sages, des femmes nues qui se tor-daient dans leurs draps et se touchaient. J'ai été très choqué tout de même (il rougit) et j'ai arrêté le déroulement de la séquence d'initialisation. Ensuite, j'ai redémarré et en revenant j'ai choisi « Ignominie ». Les séquences sont d'un autre genre, on voit des gens qui vomissent ou qui défèquent sur des cadavres d'animaux, ou alors des fosses pleines de viande et de mouches. Je suis revenu ensuite au premier choix du menu et j'ai été horrifié parce que les images changeaient. Les femmes étaient plus jeunes, utilisaient des objets pour se pénétrer et quelquefois même se livraient à des ébats à plusieurs.

— C'est plutôt inhabituel comme virus, non ? me demanda Michel tandis que l'autre reprenait son souffle.

Je n'osais pas donner mon opinion. En fait, j'avais même peur d'avoir un avis, mais je décidai de faire mon boulot :

— En fait, si je raisonne en informaticien, c'est pratiquement impossible. Chaque image que nous avons vue occupe, dans cette résolution d'écran, un peu plus d'un dixième de méga. Nous avons vu une bonne trentaine de photos, ce qui nous donne trois mégas par séquence. En général, un virus est de taille très réduite, pour tenir sur une disquette ou dans un message sans que l'on puisse le détecter. Combien de fois avez-vous essayé le menu « Dépravation » avant d'en arriver là ? (J'avais saisi un calepin et commençais à prendre des notes.)

Alexandre ne mit que quelques secondes à répondre :

— Je crois que c'est la septième séquence.

Je fis rapidement un petit croquis, multipliant sept par trois, puis encore par trois pour faire une estimation :

— En supposant que dans chaque choix du menu il y ait autant de photos, nous arrivons à un peu plus de soixante mégas. Aucun virus ne peut faire cette taille et aucun virus ne peut générer des photographies d'une telle qualité. Il doit y avoir une masse de données dans ce micro qui sont venues d'ailleurs.

Michel ricana :

— Il y a des gens qui paieraient pour pouvoir visionner ces photos !

La plaisanterie ne plut pas trop à son ami. Il eut un sourire crispé :

— En fait ce qui me gêne le plus, c'est surtout quand je pense que quelqu'un a forcément photographié ces scènes, avec tout ce que ça comporte de cruauté et d'inhumanité. J'ai aussi remarqué que les personnages ne sont jamais deux fois les mêmes et je n'arrive pas à trouver pourquoi on aurait pris la peine de changer à chaque fois les modèles. Les dernières séquences qu'on a vues, avec les animaux...

Il laissa sa phrase en suspens et il y avait bien assez de matière à réfléchir pour que nous imaginions la suite. Ces fillettes violées de façon si ignoble (si toutefois il y avait des degrés dans la cruauté d'un viol) avaient quelquefois une expression de plaisir sur leur visage. J'avais remarqué ce détail, mais ce fut seulement à ce moment que j'en pris pleinement conscience. Cela me semblait totalement impossible, tant elles étaient jeunes.

Alexandre reprit le contrôle de son clavier et attira notre attention :

— Vous êtes loin d'avoir tout vu.

Il donna par un code de trois lettres l'ordre au micro de charger le gestionnaire de programmes à partir duquel les logiciels fonctionnaient. Au lieu de la publicité qui s'affiche normalement, des lettres de feu apparurent, nous crachant à la face le mot :

BIENTÔT

Notre ecclésiastique griffonna le mot sur une feuille de papier, à la suite d'une série d'autres mots. Puis l'écran habituel du gestionnaire de programmes nous sauta au visage. Après quelques secondes, un nouveau phénomène nous cloua sur nos sièges.

— C'est quand même fort, dis-je dans un souffle.

Michel jura, d'une façon qui m'aurait fait rire dans d'autres circonstances :

— Bordel de chiotte !

C'était tellement bien fait que j'approchai mon visage du moniteur pour essayer de distinguer les détails et surtout pour voir si c'était bien de l'imagerie informatique. Je crois que si je n'avais pas vu ces minuscules carrés de couleur qu'on appelle pixels, je serais parti vite fait de son appartement.

L'écran, lentement, était en train de s'effacer par le haut, gommé par des coulées de sang.

Lorsque tout fut écarlate, il y eut un bref éclair, puis l'écran resta noir, avec le curseur qui clignotait dans le coin haut gauche.

C'était la seule réaction normale que cette machine avait depuis le début et j'y allais de mon commentaire :

— Il a planté. Au moins c'est quelque chose que je connais.

Le curé gardait son visage grave et Michel était épaté. J'étais, quant à moi, trop absorbé par le problème pour faire attention

à tous les détails, aussi c'est ce cher vieux prof de français qui désigna la feuille de papier sur laquelle Alexandre avait griffonné :

— Il y a eu d'autres messages que ce « bientôt » ?

— Ha ! Oui, bien sûr (il nous tendit la feuille et ses doigts tremblaient légèrement).

C'était écrit avec trois encres différentes, mais on lisait bien. Il manquait cependant encore un ou plusieurs mots :

« Prends garde je serai bientôt... »

Je restai silencieux un moment. Il n'y avait aucun doute, le programmeur qui avait fait ce que je n'osais appeler un virus était très fort. Certainement le meilleur parmi les meilleurs. L'animation de ce sang coulant le long de la paroi de verre était un chef-d'œuvre de réalisme, l'enchaînement de tous ces problèmes était aussi fort qu'un scénario pour distiller une ambiance épouvantable. On avait vraiment l'impression de côtoyer un gouffre infernal, de toucher le mal. Je savais que les programmes sataniques existaient, mais en voir un de cette qualité était quelque chose de suffocant.

— Vous êtes la cible d'un fou, dis-je finalement. Vous êtes connecté à Internet ?

— Oui.

— Et vous avez établi une connexion avec un inconnu ?

— Non, je l'utilise pour chercher des documents dans les bibliothèques. La dernière fois que je m'en suis servi, quand l'ordinateur fonctionnait, j'étais relié au Vatican.

Je scrutai son visage un moment. L'ossature de son crâne était allongée en hauteur, de sorte qu'il donnait l'impression d'avoir la face compressée en largeur. Il semblait marqué par

des nuits courtes, le blanc de ses yeux gris-bleu laissait apparaître des veinules roses et de confortables valises soulevaient ses paupières. Cette histoire devait le hanter, eut égard à sa condition. Pour ma part, j'avais envie de résoudre ce problème au plus vite. J'avais aussi, dans un coin obscur de mon être, l'envie de voir la suite de ces photos. Voyeurisme ou curiosité ? C'était sans doute mieux de n'en rien savoir...

Pour ce soir, c'était suffisant. Je lui donnai comme consigne de ne pas rallumer son ordinateur avant mon retour. J'avais l'intention de revenir dès le lendemain avec quelques programmes-outils, des disquettes de lancement et des anti-virus performants.

Et tant que prof, j'avais souvent des creux dans mon emploi du temps et Alexandre pouvait facilement se libérer pour un moment.

Alors que nous étions prêts à partir, il attrapa le bras de Michel, en faisant un effort visible pour se contrôler :

— Je dois te dire une chose tout de même.

Puis, après quelques secondes de silence :

— Je crois bien que si je n'étais pas un catholique pragmatique, j'aurais dit que cette machine est l'antre d'un diable.

Je souriais et Michel faisait un effort pour garder son sérieux. Je demandai, histoire de ne pas partir sur une jambe :

— Un diable de quel genre ?

Son regard se fit plus vif alors qu'il se tournait vers moi :

— Un des plus malins.

Chapitre III

J'avais eu du mal à retrouver l'appartement du curé. Enfin, je l'appelais le curé, mais en fait je ne savais pas trop quelle était sa fonction dans sa paroisse. Je n'y connaissais pas grand-chose en catholicisme, mon rayon c'était plutôt la magie de l'*heroic fantasy* et les sorts de boules de feu qu'on lance dans les jeux vidéo. Les types qui tirent les cloches et mangent des hosties, je ne voulais pas en entendre parler, à part dans *L'Exorciste* ou les romans d'épouvante.

Lorsqu'il apparut dans l'encadrement de sa porte, il avait l'air encore plus pâle qu'hier. Sa silhouette maigre et allongée lui donnait même un aspect cadavérique. À voir son visage, j'étais sûr qu'il n'avait pas dormi.

Je voulais tenter le tutoiement et je décidai de m'y lancer sur le champ, pour réchauffer l'ambiance. Je brandis mon sac à dos de toile devant son nez :

— J'ai de quoi tuer ton monstre.

Il accepta la familiarité sans rechigner. Après tout, j'étais l'ami de son ami. Il eut même un sourire et soupira :

— J'aimerais en finir aujourd'hui, ça me stresse.

J'acceptai qu'il me serve un petit verre de blanc moelleux pour me chauffer l'esprit. Puis, nous nous trouvâmes rapidement devant son PC et cette fois je pris sa place au clavier. Je fis le ménage sur le bureau en entassant quelques boîtes, puis sortis le matériel de mon sac, en énumérant.

— Disquette de lancement, éditeur de secteur (cet outil me servait à entrer dans l'âme du programme), logiciel de détection du langage, antivirus, réparateur de fichiers...

— Eh bien il peut se cramponner, souffla l'ecclésiastique.

Je lui fis un clin d'œil et mis l'ordinateur sous tension.

Nous vîmes bientôt le menu de démarrage :

DÉPRAVATION

IGNOMINIE

CORRUPTION

— Je vais d'abord voir si rien n'a changé.

Et je fis le choix « Dépravation », comme l'autre fois.

Il objecta qu'on aurait pu choisir autre chose, mais je haussai les épaules, tandis que les messages insultants apparaissaient. Vint ensuite la projection.

La violence de ces photos avait encore augmenté. Je n'avais pas mis la parole d'Alexandre en doute, mais j'avais du mal à imaginer comment ces images pouvaient varier en intensité. Pourtant, c'est seulement après trois clichés que j'en fus certain : le sujet restait le même, mais les animaux, les prises de vue, les positions étaient plus bestiales. Les hommes étaient plus velus, avaient des faciès plus cruels et des sexes vraiment énormes. Au fur et à mesure de la projection, je vis aussi d'autres détails : on voyait des marques de coups sur les petits corps et de jeunes garçons faisaient partie de l'orgie. À la fin de la séquence, je fus certain d'une chose : celui qui avait fait tout ceci était un vrai dingue, un maniaque de la pire espèce.

Lorsque j'en fis part à Alexandre, je le vis lever sa main de son visage. Il avait caché ses yeux.

— Je n'ai pas regardé, désolé, murmura-t-il. C'était encore pire ?

— Oui, ça l'était. Je me demande jusqu'où ils iront.

Il laissa s'écouler quelques secondes, puis ajouta :

— Si tu veux, tu peux regarder la suite, mais moi je sors de la pièce.

— Non, je vais commencer tout de suite à rechercher les fichiers.

En fait, je mourais d'envie de voir la suite, mais je pensais bien y arriver sans gêner ce pauvre gars. Je me sentais pervers et coupable et aussi drôlement attiré.

En restant dans l'environnement de base, je fis quelques recherches dans les disques durs (il y en avait deux) pour trouver les fameux soixante mégas de données, avec les photos. Ces fichiers possèdent ordinairement des extensions qui les rendent facilement reconnaissables. Et puis, cela faisait quand même un énorme tas d'octets, qui devaient bien se trouver quelque part.

Mais mes recherches n'aboutirent à rien. J'essayai de trouver des fichiers cachés ou compressés et pendant plus d'une heure je scrutai chaque recoin des disques. Je regardai aussi le menu de configuration de l'ordinateur et il était normal, c'était celui fait par l'utilisateur. Alexandre était parti vaquer à ses occupations dans la pièce contiguë et me criait de temps en temps un « alors ? » lorsqu'il passait devant la porte. Je lui répondais toujours la même chose :

— Ça bosse !

Bien sûr, j'étais bredouille. C'était impossible, mais un type avait apparemment réussi à faire tenir une quantité énorme de

fichiers dans un disque sans qu'ils soient visibles. Je vis, alors que mes yeux erraient dans le bureau, le lecteur de cartouches de sauvegarde dans son boîtier. J'eus un bref instant l'impression d'avoir trouvé un début de piste, mais mon espoir s'évanouit bien vite, car le lecteur ne contenait pas sa cassette. Le modem était débranché et le CD-Rom n'était pas inscriptible.

Tout était dans un de ces foutus disques.

Je relançai l'ordinateur et fis encore une fois le choix « Dépravation ». Je n'ose pas décrire ici les scènes de cette nouvelle séquence, tant le soin avait été mis à les rendre immondes, suprêmement pornographiques, au-delà des fantasmes les plus vils. La violence était d'ailleurs beaucoup plus importante maintenant que le sexe : les victimes arboraient des plaies, des estafilades, comme si elles avaient été griffées ou lacérées avec des couteaux. Dans la dernière photo, la mise en scène était innommable : trois jeunes femmes en sang gisaient dans la boue, aux prises avec divers partenaires. L'une d'elles se faisait pénétrer par un chien énorme, un autre lui déchargeait au visage. La deuxième était couchée sur une dizaine de gros serpents qui lui entraient dans la bouche et dans le ventre et la troisième était sanglée à un porc crasseux, le visage contre ses bourses, tandis qu'un âne la sodomisait. Un homme regardait la scène, à l'arrière-plan, en tâtant ses organes génitaux boursofflés.

J'étais en sueur, une sueur un peu froide et aigre. Il fallait que je stoppe ce programme avant qu'il n'aille plus loin. Ces images étaient trop fortes, je n'avais plus du tout envie de voir la suite, car j'étais à présent certain que cela deviendrait insoutenable.

J'eus soudainement la certitude que quelques photos, notamment la dernière, ne pouvaient pas exister. Je pensai à des montages sur le coup, ou à des trucages. Comment faire tenir tous ces animaux en place pour prendre la photo, leur faire pratiquer des obscénités sans que personne ne les maintienne ? En fait, ces clichés ne semblaient pas être là pour faire peur, ils ressemblaient à des flash-back d'un mauvais rêve.

Je devais me débarrasser de ce problème et l'antivirus restait une solution. Je possédais plusieurs de ces programmes, mais j'avais pris pour aujourd'hui le plus récent, le plus puissant et le mieux documenté. Il découvrit immédiatement un indésirable virus du nom de « Deadsys » caché dans un recoin du disque. La documentation m'apprit que c'était un « programme qui se charge dans la mémoire et se multiplie, occasionnant des détériorations dans les fichiers exécutables ». Ce n'était donc pas ce que je cherchais, à moins que le type ait utilisé Deadsys comme diversion pour masquer quelque chose de plus gros. Le logiciel nettoya consciencieusement toute trace de l'intrus.

J'appelai Alexandre et lui fis un compte rendu. Il était enjoué et c'est avec espoir que je redémarrai l'ordinateur, en insérant dans le lecteur une disquette de lancement protégée qui, dans tous les cas, devait lancer l'ordinateur de façon normale. En effet, celui-ci ne lirait pas le disque dur.

Cela n'y fit rien et je crois que j'ai eu vraiment peur. Je regardais le voyant de la disquette qui s'allumait, puis cet horrible menu. Je ne suis pas allé plus loin, j'ai mis hors tension la machine. Alexandre avait compris, car il n'était pas un novice en micro, que l'ordinateur ne pouvait pas lire le disque lorsque la disquette servait au lancement. C'était anormal et terrifiant.

J'attendis un petit peu, puis je décidai de laisser tomber pour le moment et interrogeai le malheureux possesseur de cet engin pourri :

— Mais où as-tu pêché cette horreur ?

— Je te l'ai déjà dit : j'ai téléchargé des textes sur le serveur du Vatican.

Je trouvais proprement ridicule que le pape dispose d'un serveur sur le réseau mondial.

— Des textes ?

— De très vieux poèmes en latin, du Moyen Âge, qui proviennent d'un livre rare. Ils ont une bibliothèque formidable et la plupart des textes ont été digitalisés par microfilms, puis entrés dans le serveur sous forme de fichiers images. J'étudie ces vieux textes en ce moment et j'ai eu l'autorisation ainsi que le code d'accès.

— Facilement ?

— Il m'a fallu deux ans de visites. Je suis allé voir les autorités, jusqu'à l'archevêque, pour pouvoir le faire. C'est hyper protégé.

C'était mieux ainsi. Ce genre de virus ne devait, à aucun prix, entrer dans les méandres du grand, tentaculaire et labyrinthique réseau international.

— Il faut les prévenir, dis-je enfin après un temps de réflexion. Ils ne doivent pas garder cette horreur dans leur ordinateur.

— Je vais m'en charger. Mais qu'est-ce qu'on peut faire pour moi ? (Il avait une expression si pitoyable sur l'instant que je le trouvais drôle.)

— Tu as un *backup* assez récent de tes disques ?

Je vis sur son visage qu'il avait déjà compris. Le *backup* sert à sauvegarder l'intégralité des données en cas de problème, sur un support sûr que l'on peut garder.

— Bien sûr. Il faut donc tout effacer ?

J'étais navré, mais c'était tout ce qui restait à faire. Je lui confirmai :

— Oui, on va détruire toutes les données.

Lorsque je quittai son appartement, il faisait nuit. J'avais passé plus de huit heures devant ce maudit PC et tout ce que j'avais tenté s'était révélé inutile. Sur les nerfs, je lui serrai la main et étendis les bras dans un geste d'impuissance :

— C'est impossible, mais ton virus est encore là. Je ne peux rien faire et je ne crois pas qu'il existe quelqu'un qui en soit capable.

Puis, après quelques secondes :

— Tu sais, j'ai résolu des centaines de problèmes sur des dizaines d'ordinateurs et jamais je n'ai été bloqué comme ça. Si c'était le mien, je revendrais les pièces détachées et j'en achèterais un autre. À moins que tu ne trouves l'adresse du programmeur qui a fait ça...

Il se renfrogna :

— Haaa non ! Même si j'avais son adresse, je ne parlerais jamais avec un type aussi mauvais, capable de tant d'horreurs. Je suis certain que c'est lui qui prenait les photos.

Sans savoir pourquoi, j'en étais persuadé aussi. Je lui fis un signe amical en me dirigeant vers l'ascenseur. Il ajouta :

— Je t'appelle quand j'aurai prévenu le service informatique du Vatican.

Tout ça risquait de devenir une affaire sérieuse.

C'est en me rendant aux toilettes, le lendemain, que je vis James dans la cour. Il lisait, sur un banc, un excellent roman fantastique que j'avais moi-même dans ma bibliothèque. Sans faire de bruit, je fus bientôt au-dessus de son épaule et le surpris.

— Tu lis ça, toi ? C'est très bon...

Sans sursauter, il leva les yeux sur moi. Il souriait et avait fermé son livre en gardant la page avec l'index. Sa voix était grave et enjouée :

— Et oui, tous les Antillais ne lisent pas des livres de cuisine en écoutant de la biguine...

J'entrai dans son jeu :

— Avec un pagne en bananier...

Nous avons ri de bon cœur pendant un moment. Puis je repris :

— On pourrait monter un club de fantastique dans ce bahut, j'ai pas mal de livres. Tu en as aussi ?

— Oui, une centaine.

— Même si on enlève ceux qu'on a en double, ça fait une bonne collection.

Il agitait son index libre dans un geste de négation :

— Non non, moi je ne marche pas pour le club. La plupart des jeunes sont des abrutis qui lisent deux BD par an en plus du journal télé. Les nanas ont des romans à l'eau de rose et les mecs des revues sur les voitures et les motos. C'est perdu d'avance.

Il avait tristement raison.

— Bon, eh bien alors on pourrait s'échanger des bouquins. Peut-être qu'on trouverait d'autres spécialistes en cours d'année...

Nous avons discuté un peu, pendant les dix minutes de la pause matinale. Je pris conscience que ce type pourrait être un excellent ami. De plus, il possédait un micro et s'intéressait aux mêmes jeux que moi, stratégie et fantastique. Je le mis en garde cependant de ne pas être trop familier avec moi pendant les cours, pour éviter de corrompre l'ambiance ou de se faire accuser de favoritisme. Je ne devais pas oublier que, à n'importe quel âge, l'être humain gardait toujours certains principes assez primaires.

Nous arrivâmes vite fait à un accord : il me tutoierait lorsque nous serions seuls, ou hors de l'école, puis ferait comme si de rien n'était lorsqu'il viendrait en cours. Je le rassurai :

— De toute façon, tu es déjà le meilleur de la classe, ils ne vont rien remarquer...

Ce n'était pas le genre de type obtus à causer des problèmes pour un rien et il fut convaincu du bien-fondé de ce petit stratagème. Il se rendit à ses cours en me faisant un clin d'œil :

— Au revoir, monsieur Lelance !

Je lui fis un signe de la main en le regardant disparaître dans l'entrée du bâtiment. Ce n'était pas la première fois que je fréquentais un élève en dehors des cours. Dans tous les cas, je fuyais les filles, car elles auraient pu m'apporter beaucoup de problèmes. J'avais pratiqué le *wargame* ou le jeu de rôle avec plusieurs des jeunes qui venaient à mes cours et en général, la fin de l'année scolaire signifiait aussi que je ne les verrais plus. James Kayéré me semblait différent, il était beaucoup

plus mûr et faisait travailler son imagination, de plus il ne fumait pas. J'ai toujours pensé que les jeunes qui fument sont de pauvres bougres influencés qui se manipulent eux-mêmes après avoir été entraînés par d'autres abrutis plus vieux qu'eux.

Un peu plus tard dans la journée, j'avais discuté avec Michel. Il était d'humeur enjouée et me questionna directement de cette façon, en parlant d'Alexandre :

— Alors, comment va le roi du porno ?

Je lui racontai tout et insistai sur le fait que mon échec était, d'un point de vue scientifique, presque illogique. J'avais cependant quelques théories sur la façon dont le programmeur fou avait pu « tromper » l'ordinateur pour que celui-ci ait l'impression d'effacer ses données, alors qu'il ne le faisait pas en totalité. Vers la fin, il arborait un air grave. Il ne me faisait plus rire du tout.

— Et les photos ?

Il fallait que je lui en parle, mais c'était difficile...

— C'est du super crade. J'ai jamais rien vu d'aussi ignoble et je crois bien que c'est truqué tellement c'était immonde.

— Tu ne peux pas faire des sauvegardes d'écran ?

Je me traitai intérieurement de benêt. En fait, je n'y avais même pas pensé, mais il existait un tas de programmes « voleurs d'écrans », qui permettaient de garder n'importe quelle image affichée. Sinon, je pouvais toujours prendre des photos traditionnelles (Michel possédait un bon appareil et un labo personnel).

— Oui, j'aurais dû y penser. On pourrait les analyser, ça m'intrigue. Tu me prêteras ton matos photo ?

Il acquiesça puis, en partant, lui fit un clin d'œil :
— Fais gaffe, sois discret. Je n'aimerais pas être viré pour
trafic de photos orgiaques.

Il me quitta en ricanant, à la façon des vilains de Tex Avery,
un genre de « yark yark yark ».

Chapitre IV

J'étais assez inquiet, le samedi d'après, lorsque je sonnai chez Michel, mon sac à dos contenant une pellicule pleine de photos ignobles. Les programmes voleurs d'écrans n'avaient pas fonctionné, alors j'avais utilisé l'appareil avec un objectif de 300. La veille au soir, Alexandre affichait une figure de papier mâché et des yeux injectés de sang. Je l'avais quitté en tentant de lui redonner un peu de courage, mais je ne devais pas être bien convaincant... D'ailleurs, la nuit, j'avais fait plusieurs cauchemars qui mettaient en scène les hommes velus et les animaux présents sur les écrans.

Lorsqu'il m'ouvrit sa porte, le sourire de Michel disparut aussitôt. Ce ne devait pas être bien compliqué de lire sur mon visage un sommeil manqué, un rasage oublié et la mauvaise humeur qui m'accompagnait comme un vol de corbeaux.

— Tu vas bien ? me demanda-t-il tout de même, par réflexe.

— Comme un chien écrasé.

Il rit en silence, tandis que je le suivais dans son entrée. Le mauvais goût de ses vêtements rejoignait l'horreur de ses papiers peints et c'était toujours un supplice pour les yeux que de prendre un verre dans son salon, dont les murs affichaient des fleurs orange au centre violet. Le bar, en bois clair, côtoyait un chien en pierre qui supportait la feuille de verre de la table basse et, près de lui, se trouvait un meuble hi-fi en latté blanc.

J'avalai vite fait mon kir un peu tiède et me composai une mine satisfaite pour ne pas mettre mon hôte dans l'embarras :

— Bon, eh bien je crois que nous sommes pressés tous les deux...

— On y va ! finit-il à ma place.

Son labo photo était étroit, mais on y tenait à deux à condition de ne pas vouloir jouer au tennis. Il prépara les bains pendant que je sortais de mon sac son matériel pour qu'il le range, puis nous fîmes le développement et le tirage papier. C'était un peu long à la main, mais nous ne pouvions pas donner à un labo privé des clichés contenant ces horreurs.

Lorsque tout fut dans la sècheuse, nous sortîmes prendre l'air dans le couloir. Nous avons sué chacun un demi-litre dans l'atmosphère surchauffée et confinée de son placard à photos. Michel vit, dans la semi-obscurité, plus de détails qu'il n'en fallait pour se faire un avis sur les images :

— Eh bien, ça a l'air d'être bien plus sale que l'autre fois.

— D'autant plus que tu as raté les scènes intermédiaires !

Je repris sans me forcer un kir tiède et il retourna chercher les développements.

À la lumière du jour, dans ce salon si horrible, les photos, bien que dépourvues de couleurs (le matériel était déjà bien assez cher pour le noir et blanc), étaient cauchemardesques. Elles étaient violentes, obscènes et c'était totalement impossible qu'elles ne soient pas truquées. Ou alors, il existait une discipline qui permettait d'hypnotiser les femmes et les animaux (et, dans ce dernier cas, les scènes étaient réelles).

Munis chacun d'un calepin, d'une loupe et du tas de photos, nous nous installâmes dans le séjour. Je remarquai immédiatement un détail qui, j'en étais sûr, n'apparaissait pas à l'écran : les hommes, ces brutes velues, au corps épais et au pénis surdéveloppé, avaient un visage féminin ! Michel me le fit remarquer aussi. On les voyait la plupart du temps de dos, ou alors le plan était cadré trop serré pour qu'on voie leur visage. Sur cinq photos, pourtant, leur face apparaissait et, bien que les corps soient différents, le visage était le même partout. C'était celui d'une femme jeune, aux traits tirés, aux yeux en amandes. On n'en voyait pas la couleur, mais ils étaient clairs, bleus ou verts.

J'examinai de très près les plaies des victimes, dans l'espoir de découvrir des pixels moins bien agencés que d'autres qui pourraient dénoncer un effet spécial. Mais ce fut l'échec. Les entailles étaient pratiquées avec des outils très tranchants, probablement des couteaux ou des rasoirs. Outre les sévices sexuels, il y avait quantités d'hématomes, de marques de fouet et plusieurs brûlures. Les choses s'aggravaient. Michel, de son côté, observait simplement mais avec acuité. Il découvrit assez vite que, dans plusieurs scènes, une lettre apparaissait, tatouée sur le corps d'une femme. Il recensa trois « A », un « L », un « B » et un « M ». Après avoir essayé de trouver une signification en testant plusieurs combinaisons, je le vis se lever en vitesse, comme piqué par un frelon.

Je l'interrogeai :

— Hé ?

Il disparut en courant, en hurlant depuis le couloir :

— Deux secondes !

Il revint vite, avec les négatifs à la main. Je m'approchai, car mon travail ne menait à rien. Sur son carnet, je vis avec amusement des griffonnements :

AAABLM - ALBAMA - BALAMA - LABAMA - MALABA...

Il prit les numéros des photos sur le négatif, puis classa les lettres dans le même ordre. Nous vîmes bien vite sur le carnet un mot qui nous était inconnu :

ABALAM

Ce fut la première et la seule trouvaille qui ressortit de toutes nos recherches.

Mon week-end fut un des plus mauvais qui soient. Je dormais mal, j'étais morose. J'appelai plusieurs fois Alexandre, mais il était absent.

Je fréquentais à l'époque une jeune et jolie fille, une Eurasienne. Elle s'appelait Marine, ce qui lui allait très bien, car elle ondulait comme les vagues et se déplaçait comme le vent. Je la voyais quelquefois en semaine, mais surtout le dimanche, car son magasin (elle s'occupait des logiciels chez un revendeur informatique) était ouvert le samedi. Nous filions une relation discrète mais agréable et le fait qu'elle vive chez ses parents m'arrangeait : je n'étais pas près d'accepter une vie commune. Lorsque nous nous retrouvâmes, ce dimanche, j'avais un tel aspect qu'elle se mit à rire. Puis, lorsque son caractère reprit le dessus, je me fis engueuler parce que j'aurais dû faire un effort de tenue. Plus je lui expliquais mon cas, plus elle s'entêtait et à la fin nous étions vraiment furieux, car pour l'occasion elle me trouva tout un tas de défauts. Vous avez

certainement vécu ce genre de situation qui s'envenime rapidement et, dans ce cas, il vaut mieux que chacun aille réfléchir de son côté. Elle sortit donc de chez moi en claquant la porte, non sans avoir lancé :

— À la prochaine, quand tu auras sorti ton ordinateur de ton lit !

J'étais dans un tel état de délabrement que je ne fis pas grand cas de cet accrochage. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs qu'elle me reprochait mon attachement à mon matériel. Je me sentais dans mon bon droit, en plus.

Je ne savais pas pourquoi j'étais dans un tel état. Le problème de cet ordinateur n'était pas le mien, d'une part, et ce n'était qu'une machine. J'avais beau me répéter tout cela chaque minute, rien ne s'arrangeait : je me sentais hagard, mauvais, sale. En un mot, j'étais bas.

Michel me sortit de ma torpeur en m'appelant. Son ton était angoissé, il entra *illico* dans le vif du sujet :

— Tu as des nouvelles d'Alexandre ?

— Non, il n'est pas là.

— Tu veux plutôt dire il ne répond pas au téléphone.

C'était une des particularités de ce prof de philo : il était logique. J'avais souvent, bien que ce soit paradoxal, connu le contraire.

— Oui, il ne répond pas. Je suppose donc qu'il n'est pas là. Il laissa passer quelques secondes.

— Il devait rester chez lui ce week-end, car il attendait des messages du Vatican concernant ce virus. Il m'a bien précisé qu'il ne bougerait pas.

Ce fut à mon tour de rester silencieux. Puis je conclus :

— Tu penses donc qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Mmmmm...

— En rapport avec son PC ?

— J'ai un pressentiment. C'est bête, c'est illogique, mais je crois qu'il lui est arrivé quelque chose. Il s'est peut-être tout simplement suicidé, qui sait ?

L'état dans lequel j'avais trouvé Alexandre la dernière fois faisait pencher la balance dans ce sens. Je fus d'accord avec Michel, puis nous décidâmes de passer chez lui dans l'après-midi. Nous étions dimanche, il était près de treize heures et j'avais faim. Le rendez-vous fut fixé à seize heures.

Le téléphone sonna alors que j'engloutissais mon deuxième sandwich au blanc-de-poulet-mayonnaise-tomates. Je déglutis en vitesse pour pouvoir répondre et, à ma grande surprise, je trouvai James au bout du fil.

— Salut, prof.

— Salut.

— J'ai rien à faire cet après-midi, je me disais que tu aurais peut-être un peu de temps pour me filer quelques bouquins...

Cela tombait bien, j'avais besoin d'une compagnie compréhensive. Il pourrait peut-être venir avec nous chez Alexandre. C'était un gars sur qui on pouvait compter.

— Viens dès que tu peux, j'ai une virée à te proposer.

Je sentis à son ton qu'il était heureux de me connaître. Mais il voulut en savoir plus :

— Un truc passionnant ?

— Ça pourrait le devenir.

— J'arrive.

Il prit note de mon adresse, puis j'entrepris de ranger un peu chez moi. Ces contacts avec des gens calmes m'avaient rendu mon tonus et j'avais envie de me refaire à neuf.

Lorsque nous opérâmes la jonction avec Michel, dans le métro près de chez Alexandre, il fut étonné de ne pas me voir seul. Je le rassurai d'un rapide clin d'œil qui signifiait que je lui expliquerais. Ils se connaissaient, bien sûr, puisque l'un donnait des cours à l'autre.

Après avoir échangé quelques propos anodins, je pris la tête de la troupe vers le logis de l'ecclésiastique, qui se trouvait à cinq minutes de marche. La porte du bas était cassée, aussi je n'utilisai pas l'interphone. Michel sonna, puis je frappai à grands coups. Enfin, chose étrange, la porte n'était pas fermée à clef. Elle possédait une poignée (c'était un vieil immeuble) que je tournai. James, derrière nous, suivait toute l'action et devait se poser beaucoup de questions.

Avant même que la porte ne soit ouverte en entier, nous avions remarqué l'odeur. C'était un mélange d'excréments et de vieil animal mouillé, l'odeur qui se dégage d'une écurie négligée, après la pluie. Je restai longtemps sur le pas de la porte et je me doutais que mes compagnons derrière devaient attendre que j'entre.

Ce fut le désordre, avant tout, qui me frappa. C'était comme si l'on avait lâché un troupeau de chèvres folles dans l'appartement : tout était cassé, pulvérisé, renversé, arraché. Puis je remarquai un autre détail : des traces de pieds ensanglantés couraient par terre, mais aussi le long des murs et au plafond. Des pieds larges, à quatre doigts.

Je me tournai vers mes acolytes : Michel était horrifié et James souriait. Il ricana :

— C'est quoi le gag... heu... c'est un bizutage ?

En voyant mon expression, il s'arrêta net.

— C'est sérieux, James. Il s'est vraiment passé quelque chose ici. (Je murmurais, comme si j'avais peur d'être entendu.)

Je fis quelques pas dans la pièce, en prenant garde de ne rien renverser, de ne rien toucher. Je vis, sur ce qui restait d'un fauteuil, un morceau de viande très rouge, qui ressemblait à un foie de veau.

Michel me secoua lentement l'épaule. J'entendis ses paroles comme si elles venaient de très loin :

— Hé, regarde par là, le meuble...

Puis James, qui était resté sur le palier :

— Ça a drôlement bougé là-dedans !

Ce que m'indiquait Michel était un placard à télévision, qui était la seule chose intacte du salon. La télé, quant à elle, gisait éventrée à plusieurs mètres, avec ses fils qui ressemblaient à des nerfs. Une flaque noirâtre s'étalait entre les débris divers, coulant à travers les portes de ce petit meuble gris.

— Tu crois qu'il faut essayer de l'ouvrir ? me dit-il.

— J'aimerais avant tout m'assurer d'une chose...

Je me dirigeai alors vers la petite pièce qui abritait l'ordinateur. Celui-ci était allumé et sur l'écran je vis une image sortie d'un autre monde : une femme nue, à genoux, se faisait égorger par un homme velu avec un visage de femme, qui se tenait derrière elle et lui tirait la tête en arrière en agrippant ses cheveux. À la posture qu'il prenait, on se doutait, qu'en plus, il était en train de la violer. Le sang coulait le long de

son cou presque blanc, sur ses seins couverts de coupures. Les pieds et les mains de la brute étaient anormaux : ils avaient quatre doigts. C'est en voyant ce dernier détail que je fus pris de panique, saisi de vertige. Sur le sol de pierre, sur la photo, les pieds de cette créature laissaient des empreintes ensanglantées, à quatre doigts.

Des cris de dégoût et des jurons me parvinrent du salon. Je me retournai et je vis le grand James qui vomissait contre les rideaux qui pendaient, en loques. Je bondis pour voir ce qui se passait et l'expression de Michel suffit à me glacer d'horreur. Il avait ouvert les portes du placard à télévision et en fixait l'intérieur, les yeux fous. Je fis encore quelques pas pour avoir une vision de l'intérieur, guidé soudain par une grande curiosité. Je m'attendais à n'importe quoi, je voulus me préparer moralement, anticiper sur ce qui se trouvait là-dedans, mais c'était loin d'être imaginable.

Nous avions trouvé Alexandre.

(Fin de l'extrait)

« Prends garde je serai bientôt dehors. »

En voulant dépanner l'ordinateur d'un prêtre, Uther, jeune prof en informatique qui menait jusqu'ici une vie on ne peut plus banale, ne se doutait pas qu'il allait ouvrir la boîte de Pandore. Ce qui ne devait être qu'une simple éradication d'un virus particulièrement retors va vite prendre une tout autre ampleur lorsque le corps du père Alexandre est retrouvé atrocement mutilé à son domicile. Car il se pourrait bien qu'un démon se soit invoqué directement depuis la machine. S'engage alors une course contre la montre, afin d'empêcher Paris de devenir le dixième cercle des Enfers...



Premier roman de John Lang, où l'on trouve déjà sa verve et son humour – mais noir, cette fois –, *Le Bouclier obscur* est un thriller sombre et saisissant dans lequel il est question de romans fantastiques, d'organisations secrètes et du sort de la Terre, rien de moins !

Auteur des célèbres aventures du *Donjon de Nabeulbeuk*, John Lang, alias Pen Of Chaos, s'est taillé une sérieuse réputation dans la fantasy que ce soit par ses livres, ses bandes dessinées, ses enregistrements sonores et ses concerts. *Le Bouclier obscur* est l'occasion de découvrir une autre facette de ses talents !

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-94-3